

AGNÈS GRUDA

MOURIR, MAIS PAS TROP



Nouvelles



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

MOURIR,
MAIS PAS TROP

DU MÊME AUTEUR

Onze petites trahisons, nouvelles, Boréal, 2010 ; coll. « Boréal compact », 2011.

Agnès Gruda

MOURIR,
MAIS PAS TROP

nouvelles

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2016
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

ISBN PAPIER 978-2-7646-2428-9

ISBN PDF 978-2-7646-3428-8

ISBN EPUB 978-2-7646-4428-7

*Devant ma tombe, ne pleure pas,
Je ne suis pas morte, je n'y suis pas.*

MARY ELIZABETH FRYE,
Do Not Stand at My Grave and Weep
(traduction libre)

La chambre froide

Il y a eu une détonation sourde, suivie de deux séries de crépitements. J'ai d'abord pensé à des feux d'artifice, puis à des pétards que des gamins auraient allumés dans la rue à côté de l'hôtel.

Autour de la table, personne n'a bronché. À ma droite, le chef australien chuchotait à l'oreille de sa compagne, une sommelière hongroise avec des lunettes excentriques et des cheveux platine coupés au ras du crâne. Ces deux-là ne se quittaient pas des yeux, comme s'ils venaient tout juste de se rencontrer et qu'ils n'y croyaient pas encore tout à fait.

En face de moi, une critique gastronomique allemande s'appliquait à corriger son maquillage, les yeux rivés sur son miroir de poche. Le journaliste new-yorkais avec qui je venais d'échanger quelques mots distraits discutait avec une femme de la table voisine, en prenant des notes. D'autres convives tapaient sur le clavier de leurs téléphones, indifférents au bataillon de serveurs qui quadrillaient la salle de bal avec leurs chemises immaculées, leurs gilets de satin et leurs nœuds papillon.

Après deux journées d'exposés et de dégustations, un sentiment de lassitude accablait les invités de cette conférence de haute cuisine où j'étais parvenue à me

faire accréditer en me faisant passer pour la collaboratrice d'un magazine spécialisé qui n'existait, en réalité, que dans mon imagination. Ma publication se résumait en fait à un obscur blogue suivi par une poignée de fans, essentiellement des parents et amis. Et ma présence à cette table, où une forêt de flûtes de champagne venait de se poser entre des assiettes garnies de bouchées aériennes, relevait d'un pur miracle.

L'événement devait culminer, ce soir-là, avec la distribution de prix honorant les meilleurs chefs de l'année, suivie d'une réception. Tout occupés à déplier leurs serviettes de table, replacer leurs chaises ou consulter le menu du gala, les deux mille représentants de l'élite de la gastronomie mondiale prêtaient peu attention au maître de cérémonie qui glissait vers la scène d'un pas fluide, un plateau d'amuse-gueule à la main.

Quand la deuxième salve a retenti, il venait tout juste de se placer derrière le micro et s'apprêtait à saluer l'assistance. Mais ses tout premiers mots se sont noyés dans le claquement sourd et prolongé des coups de feu. Il s'est immobilisé avant de tendre son bras libre vers son plateau, comme s'il avait voulu protéger ses tapas. Puis il s'est affaissé sur la scène dans une cascade de porcelaine fracassée.

Cette fois, toutes les têtes se sont détachées des écrans. L'Australien m'a fixée, stupéfait : « *What was that?* » Il y a eu un instant de silence incrédule, un silence lourd, épais, presque palpable. Puis, une odeur de poudre brûlée et des sons qui ressemblaient à des gémissements.

Pendant une fraction de seconde, mon cerveau a refusé d'identifier cette odeur et ces sons. Ce qui était en train de se passer ne se pouvait pas. Ce n'était qu'une mise en scène, une entrée en matière d'un goût douteux qui nous serait expliquée incessamment, pour nous ramener à la rassurante futilité de cette conférence internationale rassemblant deux mille chefs dans un hôtel cinq étoiles, au cœur d'une grande capitale européenne.

Mais ce n'était pas du théâtre. Ou alors si, sauf que nous n'étions pas les spectateurs de la pièce, mais ses protagonistes. À l'entrée de la salle, une voix d'homme a hurlé des mots indistincts, avant d'éclater d'un rire sauvage, guttural. Et alors je les ai vus avancer, de la porte principale qui donnait sur le lobby de l'hôtel, mais aussi depuis les deux portes latérales, des hommes cagoulés qui affluaient vers la scène. Ils progressaient avec lenteur, s'arrêtant parfois pour tirer au sol ou en l'air, sans aucune logique apparente. Ils marchaient, imperturbables, avec leurs fusils automatiques et leurs anoraks noirs.

J'ai senti mon sang se retirer de mon corps, telle une vague au reflux de la marée. Puis une onde froide et impassible s'est répandue sous ma peau. Une voix dans ma tête a dit : ils se couvrent le visage, c'est bon signe, ils ne veulent pas être reconnus par les survivants, ça veut dire qu'il y aura des survivants.

En réalité, tu n'en sais rien, a argumenté la voix. Puis : c'est bien, tu es calme, tu es sous le coup de l'adrénaline, maintenant agis.

J'ai plongé sous la table où mes yeux ont croisé ceux, hagards, de l'Australien. La sommelière hongroise venait de pousser un hurlement aigu au-dessus de nous. « *What do you want? Who are you? Who are you?* »

Puis sa voix s'est éloignée, se dissolvant dans d'autres cris, d'autres coups de feu. Le chef australien s'est approché du bord de la table pour soulever la nappe, comme s'il avait voulu bondir à la rescousse de sa compagne. Mais le journaliste new-yorkais l'a empoigné en ordonnant : « *Don't move, stay here and wait.* »

L'Australien n'a pas résisté. Il s'est accroupi, a noué ses bras autour de ses jambes, se balançant d'avant en arrière en faisant bouger ses lèvres, comme s'il priait.

Notre univers se résumait à cet abri illusoire, ce cercle bordé d'un rideau de coton empesé. J'y étais réfugiée depuis une minute ou depuis l'éternité. Pour la première fois de ma vie, j'ai cru percevoir l'odeur âcre et pénétrante de la peur. Là, sous cette table où, à peine quelques instants plus tôt, je m'apprêtais à tremper les lèvres dans une flûte de champagne, espérant que les bulles me donneraient le courage de surmonter mon sentiment d'imposture et de tenir mon rôle de critique gastronomique jusqu'à la fin de la soirée.

Mais cet événement international dont j'espérais profiter pour lancer ma carrière avait maintenant perdu toute réalité. Il n'y avait plus ni chefs, ni invités, ni critiques, ni serveurs. Seulement des centaines d'êtres humains en proie à une frayeur animale.

L'Australien respirait fort, sa poitrine se soulevait

en laissant fuser des couinements aigus. Le journaliste américain essayait de l'apaiser en lui serrant le bras. Le bruit de bottes et les voix rauques se rapprochaient de nous. Il y a eu d'autres tirs, suivis d'une accalmie. C'est alors que la voix qui parlait dans ma tête m'a adjurée de bouger. Fuis, maintenant, c'est le moment.

Notre table portait le numéro 87, elle se trouvait au fond de la salle, à trois rangées du mur. J'ai respiré profondément avant de ramper à toute vitesse jusqu'à la table 86, puis vers la 85. En chemin, un bout de verre cassé s'est logé dans la paume de ma main. Je n'ai ressenti aucune douleur, mais j'ai dû m'arrêter le temps de nouer une serviette autour de ma plaie.

Puis j'ai poursuivi ma fuite en longeant le mur à genoux, me réfugiant occasionnellement sous des tables où je croisais des visages pétrifiés, des corps trempés de sueur, recroquevillés et frissonnants.

Il m'arrivait de sentir un souffle, une présence à mes côtés. Mais pas un seul mot n'a été échangé pendant notre retraite. C'était chacun pour soi et à chacun sa stratégie. Je n'avais qu'une idée : survivre. En réalité, il ne s'agissait pas tout à fait d'une idée, mais d'une sorte de commandement organique, un ordre venu du tréfonds de mon corps. Avance. Cours. Sauve-toi.

Tout s'est déroulé très vite ou très lentement, je ne sais plus. Le temps n'avait plus de consistance. À un moment, les cris, les tirs et les râles ont repris. Je me suis roulée en boule sous une table en guettant le prochain apaisement. Quand j'ai levé la tête, j'ai vu une femme me faire un signe de la main comme pour dire : ne

bouge pas, reste ici. J'ai détourné les yeux. J'étais seule et j'avais ma vie entre mes mains.

L'accalmie suivante m'a permis de parcourir quelques dizaines de mètres avant de rejoindre une porte tournante donnant accès à une pièce réfrigérée où des assiettes prêtes à être servies s'alignaient sur des comptoirs de granit. Que des plats figés dans l'immobilité et pas un souffle de vie. C'était Pompéi.

Les cris et les tirs venaient de recommencer dans la salle de bal. Je devais reprendre ma course. Mon cœur se débattait dans ma poitrine, on aurait dit un organe étranger, un animal fuyant son prédateur. En même temps, j'étais suspendue au-dessus de moi, obéissant à cette voix qui dictait mes gestes.

À l'extrémité de la salle réfrigérée, j'ai aperçu une porte blanche qui se confondait avec le mur, blanc lui aussi. Elle devait déboucher sur les cuisines de l'hôtel, accessibles depuis un couloir par lequel j'espérais rejoindre la porte arrière – celle qui donnait sur le parking et que j'avais repérée lors de ma promenade matinale.

Mais des hurlements, des détonations et des bruits de pas lourds venaient d'éclater de ce côté-là aussi. Ma fuite se terminait ici. J'étais prise en étau. J'ai observé la pièce : des comptoirs juchés sur des pilotis métalliques surmontaient un espace de rangement haut de quelques dizaines de centimètres. Des oignons, des pommes de terre et des tubercules de tout genre y étaient empilés dans des bacs de plastique.

Les bruits de talon sur le sol, le claquement des

chargeurs et les cris paraissaient maintenant tout près. Respire lentement, réfléchis, déconne pas. Concentre-toi. Il n'y avait pas d'autre choix : je devais m'enfouir sous un comptoir.

J'ai tiré les boîtes de plastique, les unes après les autres, en les soulevant pour éviter qu'elles ne grincent sur le plancher. L'espace dégagé était suffisant pour que je m'y love, à condition de bien caler mon dos contre le mur et de ramener mes genoux contre mon ventre. J'étais en train de dresser un paravent de carottes, d'oignons et de topinambours devant mon abri quand je l'ai vu, lui.

Sous le comptoir qui me faisait face, derrière l'îlot central, deux yeux noirs perçaient ce qui m'est apparu comme un visage juvénile, le visage d'un adolescent dont le menton était à peine ombragé par ce qui n'était encore qu'une promesse de barbe.

Ses genoux repliés saillaient hors de son compartiment de légumes racines. Il n'avait pas réussi à bien aligner les boîtes de rangement autour de lui. Si jamais les tueurs entraient dans la pièce, ils n'auraient aucune difficulté à le repérer. Forcément, ils m'apercevraient, moi aussi.

À le voir ainsi, ses yeux jetant des éclairs parmi les betteraves et les navets, j'ai pris conscience de notre vulnérabilité. Sa cachette ne cachait rien du tout. La mienne non plus. Mais c'était ça ou rien du tout.

J'ai tâté mon épaule pour me rendre compte que dans ma fuite, j'avais égaré mon sac à main. Je n'osais imaginer ce qui arriverait si quelqu'un devait associer

mes papiers d'identité avec une victime. Les coups de fil à ma famille, la panique, les pleurs. Puis, j'ai senti mon téléphone vibrer avec insistance dans la poche de mon veston.

C'était sûrement ma mère, ma sœur, mon frère ou un de mes amis, enfin, un de ceux devant qui je m'étais vantée d'avoir réussi ce tour de force, me faire accréditer pour ce congrès international qui allait transformer ma vie. J'ignorais, alors, à quel point ce serait vrai...

Tous mes proches devaient se ronger les sangs et chercher à se rassurer sur mon sort. L'idée de leur inquiétude m'était intolérable. Mais elle confirmait aussi que la nouvelle de l'attaque était maintenant publique. Que ce cauchemar existait vraiment et que j'étais réellement plongée dedans.

Le silence, à nouveau, ponctué par le souffle d'un climatiseur, la respiration du jeune homme et les vibrations de mon cellulaire. Le gamin me fixait de ses yeux charbon en clignant des paupières, avec insistance. Il semblait vouloir dire quelque chose. Sans doute me demandait-il d'éteindre mon appareil.

J'aurais voulu répondre ne serait-ce qu'une fois, prendre ne serait-ce qu'un seul appel, entendre une voix familière, rassurer une seule personne, ma mère ou ma sœur, dire que j'étais toujours là, que tout allait bien ; enfin, que je respirais, que mon cœur battait à une vitesse démentielle et que je tremblais de froid dans une pièce glaciale, autant de preuves de mon état de vivante.

Mais le garçon avait raison : il ne fallait pas. J'ai tâté dans ma poche, en me contorsionnant. Pendant que je

cherchais le bouton pour désactiver l'appareil, celui-ci vibrait toujours entre mes mains. Cette vibration, c'était le dernier lien qui me rattachait à mes proches, à ma vie d'avant, à la normalité qui nous permet de parler à qui on veut, quand on veut, de rire et de bouger sans craindre de tomber sous une pluie de balles.

J'ai repéré le bouton sous mes doigts et j'ai appuyé jusqu'à ce que le portable cesse de vibrer. C'était comme si son cœur avait arrêté de battre. Il n'y avait plus qu'ici, maintenant.

De son compartiment, le garçon m'a souri brièvement, avec un léger mouvement de la tête, comme s'il voulait me dire : merci. Mais peut-être que je l'imaginai. La sueur ruisselait sur son front, il devait être mort de frayeur.

J'aurais voulu le rassurer, lui dire que tout irait bien, que nous nous en sortirions tous les deux, même si ça me paraissait de plus en plus improbable. J'ai pensé lever le pouce, comme on fait quand on veut féliciter quelqu'un. Mais dans ma position inconfortable, n'importe quel mouvement risquait de provoquer une catastrophe, je pouvais faire chuter des casseroles, des ustensiles, des carottes ou des navets, provoquer une avalanche qui attirerait l'attention des tueurs.

Alors j'ai levé mes yeux vers l'adolescent. J'ai pensé à mon petit frère, qui avait à peu près le même âge que lui et qui devait être dévoré par l'inquiétude. J'ai essayé de leur envoyer, à tous deux, des pensées réconfortantes. J'ai songé à des plages et à des vagues éclaboussées de soleil, dressé mentalement la liste de toutes les îles et

de tous les bords de mer que j'avais eu le bonheur de visiter dans ma vie. Cape Cod. Caroline du Nord. Bassin d'Arcachon. Puerto Angel. Jacmel. Et cette petite plage isolée sur l'île de Kos, en Grèce. Des plages grises ou dorées, de sable ou de galets, où j'avais nagé, dormi, lu, embrassé, et même fait l'amour quelques fois, à l'abri des dunes.

Puis j'ai été projetée au-delà des pensées, dans des sensations primaires de sable chaud, de peau salée, d'eau tiède et bleue, paisible à l'infini. Images de fragments de soleil qui s'éparpillent sur la mer, avant de briller de cet ultime éclat vert censé réaliser tous nos désirs.

Un vacarme redoublé derrière la porte blanche, celle qui donnait sur les cuisines de l'hôtel, m'a arrachée à cette étrange méditation.

De nouvelles voix nous parvenaient de loin, comme si elles avaient dû traverser plusieurs murs avant d'arriver jusqu'à nous. « Allongez-vous au sol. Laissez tomber vos armes. Police. Police. »

Un coup de feu. Un autre. Des claquements métalliques, des bruits de portes défoncées.

Puis, tout à coup, une détonation. Une secousse. Des assiettes qui tombent, des légumes qui déboulent sur le sol, la fumée qui envahit la pièce après que la porte a été arrachée par la déflagration.

C'est fou comme notre cerveau roule vite quand tout s'écroule autour de nous. J'ai pensé : c'est un assaut policier et les assassins en noir vont venir se réfugier ici, avec nous. Les chances qu'ils ne nous découvrent pas sont infimes. Inexistantes. Nous sommes fichus.

Lorsque j'ai levé les yeux vers l'adolescent, j'ai vu une émotion nouvelle passer sur son visage. Ce n'était plus seulement de la peur. Non, on aurait plutôt dit une hésitation. Il fronçait les sourcils et se mordillait les lèvres, en se tortillant dans son réduit à légumes. Comme s'il ne craignait plus d'attirer l'attention. Comme s'il avait attendu ce moment depuis le début.

Il semblait fixer un point au-delà de moi, comme s'il ne me voyait plus. C'est quand il a levé le bras pour s'essuyer le front avec sa manche que j'ai vu le fil rouge dépassant de sa veste. Un fil électrique qui remontait vers sa poitrine.

Il a vite rabattu son vêtement, mais j'avais eu le temps de comprendre : il faisait partie d'eux, du commando noir qui accomplissait son œuvre de mort, au nom de quelque dieu funeste et exigeant. Mais peut-être avait-il changé d'idée ? Peut-être s'était-il réfugié dans cette chambre froide pour échapper à son sort ?

Après tout, il n'était qu'un enfant. Il était bien trop jeune pour mourir. Quoique sa présence improbable dans ce réduit à légumes puisse aussi faire partie du plan. Peut-être devait-il en bondir à un moment précis pour semer l'horreur et la désolation.

Dans tous les cas, il n'avait qu'à actionner son détonateur pour nous emporter, tous les deux. D'où venait-il ? Qui était-il ? Et qui étaient donc les barbares qui avaient transformé en kamikaze un enfant de seize ou dix-sept ans, un garçon qui ressemblait à quelques détails près à mon petit frère ?

Des sirènes ont hurlé, puis il y a eu des bruits de pas,

beaucoup de pas, des ordres, des cris. « Donnez-nous un numéro de téléphone », a hurlé une voix. Son propriétaire peinait à entendre la réponse. « Vous avez dit cinq ou sept? »

Puis, plus rien, plus aucun bruit, silence. Le garçon a repris sa position immobile et j'essayais d'oublier le fil électrique qu'il portait sous sa veste. Je présumais qu'il ignorait que je savais. Et que c'était notre dernière chance, à tous deux. Il n'était qu'à quelques mètres de moi. S'il se faisait exploser, je sauterais avec lui. Il avait le pouvoir de devenir mon sauveur ou mon assassin.

Le silence, toujours. Nous n'avions plus aucun indice pour décoder ce qui se passait à l'extérieur de la chambre froide. C'était Pompéi pour toujours. Je me suis alors accrochée aux yeux du garçon comme à une bouée. Comment le convaincre de ne pas activer sa charge? Par quels moyens? Et comment transmettre ce message sans dire un mot, sans émettre un son?

Je n'avais pas la moindre idée de la manière dont il fallait aborder un être dressé pour tuer et se donner la mort, j'ignorais comment m'y prendre pour le convaincre que sa mission suicidaire ne le conduirait pas au paradis. Qu'elle était absurde, insensée, qu'il n'était qu'un instrument entre les mains de ses assassins. De *nos* éventuels assassins.

Mais en réalité, il pouvait bien se faire exploser, ce qui m'importait surtout, c'était d'éviter de le suivre dans ce voyage vers le néant. Il m'arrivait régulièrement, à cette époque, de m'interroger sur l'utilité de mon existence. À trente-deux ans, je n'avais pas encore réussi à

trouver mon point d'ancrage, pas de vraie carrière, pas de véritable amoureux, pas d'enfants non plus. Avec toutes ces zones floues, ma vie flottait autour de moi comme un vêtement trop ample, comme si je n'avais pas vraiment su comment l'habiter. Mais certainement pas au point de vouloir en finir. Au contraire, j'avais encore tant de choses à faire, tant d'expériences à vivre. L'essentiel était devant moi. Pour moi, la mort était hors de question. C'était une aberration.

Nous attendions toujours et le temps se remplissait de pensées chaotiques, courant dans toutes les directions à la fois. Les narines du kamikaze palpaient légèrement, ses sourcils se rejoignaient au-dessus de l'arête de son nez, ses lèvres étaient roses et pleines et je me suis demandé si à son âge, il avait déjà eu l'occasion d'embrasser une fille.

Puis j'ai songé qu'en d'autres circonstances, j'aurais pu le trouver beau. Qu'il aurait pu me plaire. Que ce serait dommage qu'il meure sans avoir jamais embrassé une fille. Et puis oui, croyez-le ou non, j'ai brièvement imaginé la sensation de ses lèvres sur les miennes.

Jamais, de toute ma vie, je n'avais observé un visage avec une telle concentration, attentive au moindre détail. Et, après avoir terminé l'inventaire de ses traits, dans un mouvement totalement irréfléchi, j'ai fait le geste le plus loufoque qui soit. J'ai redressé ma lèvre supérieure et abaissé ma lèvre inférieure, plaçant ma bouche en diagonale pour lui donner la forme d'un bec de canard.

Spontanément, presque indépendamment de ma

volonté, ma bouche a dessiné cette grimace. C'était totalement bête, et c'était peut-être assez pour inciter mon possible tueur à passer à l'acte et à faire détoner sa charge. Allez donc savoir ce qui se passe dans la tête d'un kamikaze dans les secondes qui précèdent sa mort.

Mais non. L'adolescent a souri, légèrement, d'abord avec les yeux, puis avec les lèvres. Il a recouvert sa bouche, comme pour réfréner ce sourire. Quand il a retiré sa main, ses joues avaient aspiré ses lèvres pour former un goulot charnu et repoussant. Sa grimace en réponse à la mienne. Nous avons continué ce jeu étrange pendant quelques minutes. J'ai touché le bout de mon nez avec ma langue. Il a louché en tirant la sienne. J'ai gonflé mes joues en écarquillant les yeux. Et là, au milieu de ce silence effrayant, après les détonations, les coups de feu, les gémissements et les cris, nous avons tous les deux été saisis d'un fou rire. Un rire absurde et incongru jailli au milieu de l'horreur. Le rire de deux condamnés à mort qui n'ont plus grand-chose à perdre, mais qui espèrent encore que la corde se cassera sous le poids de leur corps, leur laissant la vie sauve.

Car j'étais maintenant convaincue que cet adolescent qui me faisait penser à mon jeune frère éprouvait au fond de lui une féroce envie de vivre. Qu'un cousin, un voisin ou un prédicateur lui avait bourré le crâne pour l'inciter à entrer dans cet hôtel de luxe et à s'y faire exploser, en faisant le plus de victimes possible.

Mais on ne se suicide pas avec conviction quand on est capable de se livrer à un match de grimaces.

De l'autre côté du mur, tout près de nous maintenant, une voix a crié « *Allahou Akbar* », puis nous avons entendu une nouvelle déflagration. Des particules indistinctes ont volé en un feu d'artifice dans la pièce réfrigérée. Je ne comprenais plus rien à ce que je voyais, j'avais envie de vomir, j'avais envie de vivre, j'avais peur d'être déjà morte, j'avais une envie furieuse de rentrer chez moi.

Quand les policiers ont fait irruption dans la chambre froide, j'essayais de me soulever au milieu du carnage, mais mes jambes ont plié et je me suis effondrée sur le sol. Deux hommes ont accouru pour me soutenir. Enveloppée dans une couverture de survie, je les ai laissés me porter à travers la cuisine, jusqu'au couloir transformé en hôpital de guerre. Au moment de quitter la pièce réfrigérée, j'ai jeté un dernier coup d'œil vers le garçon aux yeux charbon qui s'extirpait maladroitement de sa cachette, avec sa veste qui le faisait paraître plus costaud qu'il ne l'était en réalité.

Il m'a fixée une dernière fois de son regard sombre, puis il m'a adressé un clin d'œil. C'était sa manière de me dire adieu.

D'autres policiers, ignorant qui il était, se sont élançés vers lui pour lui porter secours. J'aurais peut-être dû les prévenir, j'aurais sans doute pu donner l'alerte, mais j'étais convaincue que le garçon avait finalement choisi de vivre.

Et puis, tout est arrivé si vite. Tandis que des secouristes m'auscultaient pour vérifier si j'avais été blessée et si je necessitais des soins hospitaliers, tandis que des

dizaines de messages clignotaient furieusement sur l'écran de mon téléphone ressuscité et que mes doigts tremblants essayaient d'y répondre, une nouvelle secousse a fait trembler les murs de l'hôtel, tuant sur le coup deux policiers, une infirmière et deux secouristes. Tuant aussi, en même temps, un gamin bardé d'explosifs qui s'était amusé à faire des grimaces quelques minutes avant de mourir.

Et qui avait choisi de ne pas m'emmener avec lui.

Table des matières

<i>La chambre froide</i>	9
<i>Si tu meurs, je te tue</i>	27
<i>Le testament</i>	47
<i>Un billet pour Delhi</i>	71
<i>Objets inanimés</i>	93
<i>Rouge betterave</i>	103
<i>17 h 51</i>	117
<i>Un mari idéal</i>	133
<i>Le piano</i>	161
<i>Savoir ou pas</i>	177
<i>Un matin presque comme les autres</i>	195
<i>Objets inanimés (suite)</i>	215
<i>Toute la beauté du monde</i>	229

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier ainsi que le Fonds du livre du Canada (FLC).
Canada 

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.
Québec 

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour sa contribution financière à l'écriture de cet ouvrage.

Illustration de la couverture : Julie Larocque

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 %
postconsommation, traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2016
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À MONTMAGNY (QUÉBEC).

AGNÈS GRUDA

MOURIR, MAIS PAS TROP

« Nous avions presque le même âge, en réalité, mon frère avait un an de moins que moi », et Flo s'est rendu compte qu'elle avait conjugué le verbe avoir à l'imparfait.

Ce frère, donc, qui avait combattu l'armée irakienne et fui la répression des ayatollahs, eh bien, il est mort d'une balle perdue un an après avoir atterri à Montréal. Aussi bête que ça. Ça s'est passé en plein jour, dans une rue tranquille d'un quartier résidentiel où la famille s'était établie quelques semaines après son arrivée au Canada.

— Vous imaginez? Survivre à la guerre, à la dictature, et mourir d'une balle perdue, à Laval-des-Rapides?

Il y a toutes sortes de manières de mourir, et d'ailleurs ne mourons-nous pas tous un peu chaque jour ? Que ce soit une séparation amoureuse, ou la révélation d'une infidélité de l'être cher, ou la prise de conscience que notre enfance nous a échappé à tout jamais, la vie est pleine de ces moments où quelque chose se termine, irrémédiablement, et où quelque chose commence peut-être. Mais comment en être sûr ?

Au fil de ces treize textes, on voit se balader la grande faucheuse, revêtue d'une infinité de déguisements, dont ceux qui sont caractéristiques de notre époque : menaces terroristes, violence urbaine, vieillards qu'on abandonne, migration forcée. Elle nous glace le sang, bien sûr, chaque fois que nous l'apercevons, mais cela ne nous empêche pas, à l'occasion, de répondre à son sourire narquois ou grinçant en lui tirant la langue.